

Ce que parler veut dire

France Théoret

Volume 20, numéro 3 (60), printemps 1995

André Brochu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201196ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201196ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Théoret, F. (1995). Ce que parler veut dire. *Voix et Images*, 20(3), 684–691.
<https://doi.org/10.7202/201196ar>

Ce que parler veut dire

France Théoret

La Détresse et l'Enchantement ouvre sur la marche vers Winnipeg avec la mère et s'achève par les déambulations solitaires dans le quartier Saint-Henri à Montréal, espace réel transformé dans *Bonheur d'occasion*. La marche est un plaisir simple, celui des anonymes, présence du corps, chevillée à la santé, à la respiration, à la prégnance du ciel, des ciels multiples. Accompagnée ou solitaire, la marche diffère. Joie des partages et joie des vagabondages. La marche déleste du poids du jour. En cela, Gabrielle Roy ressemble aux membres de sa famille, un « besoin de trotte¹ » la mène dans toutes les directions, à pied, à cheval, à bicyclette, en train, en bateau. Les villes sont explorées à pied, en bus, par métro et la Provence, à pied, en auto-stop, en micheline!

Les pérégrinations décuplent les énergies, à l'exception de l'escapade vers la demeure de l'oncle Excide un vendredi d'avril, l'année où elle enseigne au village de Cardinal. L'aventure racontée est saisissante, digne de pages d'anthologie. L'effort physique, la lutte contre la nature menaçante, le débat contre l'ombre de la mort, l'événement restera mémorable, objet de rêves ultérieurs. Qu'y avait-il dans la demeure de l'oncle Excide? « Là où nous avons été heureux, nous ferions tout pour y retourner, serait-ce au prix des derniers battements de notre cœur » (p. 12). La mère raconte en marchant.

À la Petite Poule d'Eau, avec madame Côté, au bord de la rivière, suivent presque tous les animaux de l'île, une promenade enchantée, celle d'un conte. Les après-midi avec Esther, du côté des downs, près de Wake Arms, pacifient la jeune Gabrielle Roy après le tumulte amoureux. En Provence, accompagnée d'une Ruby Cronk essoufflée, souffrant de maux de pieds, tirillée par la faim, elle initie des parcours chaque fois plus longs où l'amie rencontrée par hasard s'allège, prend goût aux imprévus des randonnées. Elles deviennent insouciantes, elles qui ne l'ont jamais été.

Villes de culture, villages, campagnes, les connotations associées aux lieux signent une topologie contemporaine et l'apprentissage de la subjectivité qui exige de ne pas céder aux enracinements.

La marche révèle l'autonomie du langage corporel, la puissance itérative des mouvements en regard de laquelle la parole qui met en acte le désir introduit des contrecoups. Le mot «détresse», associé aux relations avec la famille, apparaît plus souvent que le mot «enchantement», associé au théâtre, à Paris, aux Londoniens. Que ce soit la détresse de la mère, de Dédette, de Clémence ou la sienne, il semble impossible de transgresser la lignée maternelle, le lien innommé, celui d'une communauté qui a tant souffert et qui n'a pas accédé à ses libertés collectives.

Le départ vers l'Europe à l'âge de vingt-huit ans est un arrachement, «j'étais possédée par la folie de m'arracher du sol» (p. 198). Quel est ce sol? Celui de Saint-Boniface, sans aucun doute. Le sol, l'enracinement est celui des identités, de la famille en tout premier lieu. L'abandon corrélatif à l'arrachement est moins la désertion des compatriotes francophones, bien que la communauté ressente la perte de l'une des leurs, davantage le dénouement des liens familiaux.

Les ancêtres de la famille maternelle, les Landry, en qui elle se reconnaît mieux que dans la lignée paternelle, avaient connu l'exil de l'Acadie, s'étaient établis au Québec. Ses grands-parents vinrent au Manitoba avec l'espoir d'un enrichissement pour les générations futures. Leur déplacement avait un but économique qui ne s'est pas concrétisé. Gabrielle Roy imagine un voyage d'un an, qui se prolongera d'une seconde année. Un voyage est un luxe superfétatoire qui n'est en rien comparable avec les exodes ancestraux.

Pour une femme seule, le projet d'une année en Europe est une aventure. Le but du voyage, la confirmation de son talent de comédienne, témoigne de son audace, de sa liberté intérieure. Un voyage mène à la confrontation des différences, un séjour nécessite une adaptation et des accommodements. L'époque, 1937, ne connaît pas le tourisme de masse, les états d'apesanteur des voyageurs groupés qui vont d'un lieu culturel à un autre, un cosmopolitisme de surface, un mondialisme. Le voyage est encore la rupture, la certitude d'aller au-devant de ce qui est étranger.

Paris lui sera véritablement étranger. L'inconfort est ressenti chaque jour auprès des Parisiens, la logique rationnelle des joutes verbales la soumet à des épreuves qu'elle juge indépassables. Londres lui sera familier bien que son incorrigible accent anglais devienne un handicap quant à sa formation de comédienne. Entre deux capitales culturelles, entre deux langues, elle lâche prise, accepte des errements. Sa volonté est subordonnée à des réalités inéluctables, d'où le sentiment de «tristesse que la vie ne serait donc en fin de compte que

gaspillage de rêves, d'efforts, d'élans, d'espoirs» (p. 460). Le voyage ne sera ni un succès ni un échec, mais une lente initiation vers l'écriture à travers un questionnement préliminaire qu'elle résout sans trop de mal, le choix de la langue française plutôt que la langue anglaise. Sa formation culturelle la mieux élaborée, la plus significative et ses lectures relèvent de la littérature anglaise : les romans, la poésie et le théâtre de Shakespeare. Elle signale la médiocrité de l'enseignement de la littérature française qui interdit l'accès aux écrivains majeurs. La littérature est une passion singulière, de nombreux écrivains dénoncent la pauvreté intellectuelle entretenue par leur communauté.

La décision de partir est majeure. Le séjour erratique met au jour des ambivalences entre la détresse et l'enchantement, la récurrence de sentiments antithétiques qui fondent ce qu'elle appelle sa « nature ». Gabrielle Roy croit à une permanence dans l'individu, une irréductible eccéité, celle-là que la sociologie à l'étude des déterminismes conduit à nier au profit des causes externes.

Le voyage était « un de ces appels mystérieux de la vie auxquels on obéit les yeux fermés, à moitié confiance, à moitié détresse » (p. 182). La volonté et la rationalité que nous trouvons dans *Les Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir comptent pour peu ici. Gabrielle Roy est à l'écoute de sa voix intérieure, un appel de l'inconscient qui se manifeste sous forme d'intuitions et de rêves à l'encontre de la réalité présente. Il n'est pas davantage question d'un destin, mais d'une décision qu'elle met en parallèle avec « le vieux rêve de [s]on enfance... de venger les [s]iens par le succès » (p. 182). Le voyage est le commencement du rêve à réaliser. Le projet prend la forme de la rupture et de l'arrachement.

Le vieux docteur Mackinnon est le seul qui l'encourage à partir. « Partez, partez avant que la vie ne vous enlise vous aussi comme elle a enlisé tant des vôtres... des miens aussi, dit-il avec mélancolie » (p. 198). Le refus des regrets, des bleus au cœur, des sentiments d'usure et de rapetissement fondent la motivation. Le vieux médecin lui souhaite d'échapper au conformisme ambiant.

Après avoir combattu la décision de sa fille, la mère évolue mais « elle ne comprenait toujours pas » (p. 211) qu'elle puisse quitter sa situation d'enseignante. De fille à mère, elles se voient mutuellement « la proie de quelque profonde exigence intérieure » (p. 211). Elles se devinent, l'ambivalence et l'embarras n'en sont pas moins grands. La fusion avec la mère est indicible pour la fille, farouche intuition qui retient et ramène dans l'imagination les seules visions d'une mère esseulée, vieillie et douloureuse.

L'attachement à la mère est celui qui se rompt avec le plus de douleur au moment même du départ, qui reste gravé dans la mémoire et blesse lorsque de grandes difficultés surgissent. L'attachement à la mère amplifie détresse et mélancolie. Gabrielle Roy n'évoque jamais la culpabilité. La dimension des effets négatifs de l'attachement fait écho au langage des sentiments qui, nous le savons, sont plus stables que les émotions. La permanence des sentiments constitue ce qu'elle nomme sa « nature », mot qui connote une réalité psychique difficile à surmonter.

« Personne autour de moi ne me soutenait. Notre petite ville française et catholique ne nous élevait pas au prix de sacrifices, d'abnégation et de rigueur, pour nous laisser partir sans y mettre d'obstacles » (p. 211). La ville ici renvoie à la communauté francophone, en tout premier lieu à la famille. On l'isole, la maintient à l'écart au moment de la décision. La différence entre elle et eux devient imprenable. Le repliement de la communauté, son enlissement disait le médecin, est tel que l'apparente solidarité s'effondre devant qui désire s'éloigner, fut-ce une année. L'éloignement n'est pas si banal, il s'agit d'une « tête montée » qui va « étudier l'art dramatique à Londres et à Paris » (p. 182). Pauvreté, communauté de survivance, les liens sont étriqués, la méfiance est une attitude commune. C'est une idée romantique de croire que les communautés défavorisées sont plus solidaires que les autres.

« Ma sœur Adèle portée aux gestes excessifs, aux paroles théâtrales m'accusa de trahir les miens » (p. 211). La distinction entre le théâtre et la réalité, voilà bien une dichotomie dont l'autobiographie rend compte à plus d'un niveau. Adèle dramatise, Gabrielle entend le pathos de sa sœur contre lequel elle se défend. Il ne s'agit pas d'une expression à prendre au pied de la lettre, il faut au contraire instituer une distance, ce sera du théâtre. « Anna plus modérée me jugeait tête folle » (p. 211), en d'autres mots, légère, irresponsable. C'est bien cela, il faut de la légèreté et un certain sens de l'irresponsabilité à l'égard des autres et de responsabilité à l'égard de soi pour quitter. Anna veut la ramener à la pesanteur que sont les liens et les attachements. Le départ est un appel et une délivrance imprenables. L'insistance sur la lourdeur des liens est d'autant mieux élaborée que les relations de langage sont maintenues sur le plan des sentiments. Gabrielle Roy synthétise les seules relations affectives, des attitudes de rejet et d'envie, qui défient tout désir. Tant il est vrai qu'un long voyage éveille d'heureux fantasmes, pourquoi une autre que soi aurait-elle droit au bonheur ? Une sœur est une alter ego fut-elle beaucoup plus jeune. La solidarité familiale s'exerce dans le malheur : la maladie, l'accident de

la mère. Quand le désir prend la forme du voyage, un luxe inégalitaire, privilège d'une seule, il marque une intolérable différence. Gabrielle a épargné «sou par sou» (p. 181), elle s'offre le séjour, son initiative réussie amplifie le rejet.

Clémence souffre de maladie mentale, tantôt amorphe, repliée sur elle-même, tantôt agitée, dépendante des siens. Gabrielle Roy trace une représentation tout en nuances de celle qui restera à la charge de la famille après la mort de la mère. Elle cherche l'apparition de l'instant rationnel qui s'éveille et s'éteint. Une complicité née de «bizarres digressions poétiques» (p. 212), associées à un langage irrationnel, vient de l'enfance où Gabrielle comprenait ce qui n'était pas accessible aux adultes. Clémence est une voyante et une prophétesse. Elle dit à sa sœur: «Tu nous abandonnes» (p. 212).

Gabrielle Roy commente au temps présent de l'écriture. «Il y a des mots comme cela: une fois dits, on les entendra toujours... Et s'ils nous traquent ainsi à travers la vie, et peut-être au-delà, c'est sans doute qu'ils contiennent une part de vérité» (p. 213).

Clémence, impuissante à retenir Gabrielle, lui prédit qu'elle n'oubliera pas son geste. Elle les abandonne à leur sort, la promesse de les venger tous est une fumisterie, une invention de l'esprit. Elle qui s'était voulue l'héroïne révèle la nature individualiste de son projet et la duplicité de sa promesse. Gabrielle investit Clémence dans la figuration de la voyante au moment où elle-même, l'héroïne, boucle ses valises.

Gabrielle Roy, à travers le voyage, propose la recherche d'une identité sociale, celle d'un avenir conjugué à une activité créatrice. La famille et la communauté élargie lui reprochent son individualisme. Le catholicisme quand il se rapproche d'un fondamentalisme jette un interdit sur l'individualité. Tout désir de rupture, de détachement éveille la part refoulée d'une religiosité proche de l'archaïsme.

L'imminence du bonheur inquiète. Tout se passe entre femmes dont l'accent tragique d'Adèle parodie l'appartenance à la lignée patriarcale. Le conflit majeur qui engendre des oppositions est relié à la famille, aux femmes entre elles puisque le père est mort et les frères éloignés dans d'autres provinces de l'Ouest. Le conflit ne se résoudra pas, chacune restera sur ses positions. Gabrielle Roy considère au moment où elle écrit son autobiographie, qu'il y a «une part de vérité» dans la parole de Clémence.

La rupture des liens est donc de l'ordre de l'impensable pour une femme piégée par sa naissance dans une famille pauvre qui réclame

son soutien. À l'heure du bilan autobiographique, elle écrit : « Je crois avoir recueilli plus de marques d'affection des passants d'un jour que de beaucoup de mes proches » (p. 461). C'est ce qui fonde la réprobation du départ. La rencontre d'inconnus peut modifier les affections, les comportements, les représentations ; celle qui est en situation de départ l'espère, les autres le craignent au nom de la communauté.

Il n'y a ni révolte ni colère contre le rejet des siens, sans doute considère-t-elle qu'il s'agit d'un conflit secondaire en comparaison d'autres misères et malheurs. S'opposant à l'engagement de Stephen, son premier amour, un agent secret en lutte pour libérer l'Ukraine contre Staline, elle réplique, « à ce compte-là tous ceux qui souffrent sont les tiens, sont les nôtres » (p. 358). Elle se découvre une voix humaniste, un accent hugolien, qui proclame un amour universel pour tous les malheureux. Dans un état d'esprit semblable, un conflit psychique, immatériel n'est pas prioritaire même s'il reste irrésolu « à travers la vie, et peut-être au-delà ». Devant l'imminence de la guerre, Gabrielle Roy juxtapose le qualificatif « égoïste » en référence à sa détresse.

Un été à la Petite Poule d'Eau, les semaines chez Esther et Father Perfect à Wake Arms, de même, le printemps en Provence avec Ruby Cronk se révèlent des haltes prodigieuses, des temps de ressourcement et de rebonds. « Mon passé était aboli avec ses vieilles angoisses qui m'avaient si souvent entravée. L'avenir ne m'importait plus. J'étais sans souci de ce que je deviendrais. Ai-je jamais été si libre » (p. 474). La Provence parcourue à pied avec l'infirmière l'amène à vivre au temps présent, au gré des improvisations. Elles furent « on the side roads of enchantment » (p. 485), dira Ruby au moment de leur séparation. Elle a trente ans lors du séjour en Provence, l'insouciance que le cliché associe à la jeunesse est ici l'ultime conquête à la fin du voyage.

Grâce à l'expérience provençale, Gabrielle Roy affirme que « si l'on n'a pas été pleinement heureux au moins pendant quelques instants, on ne connaît rien non plus à la souffrance du monde » (p. 481). Elle inverse le cliché chrétien qui veut que si on ne connaît pas le malheur, on ne puisse goûter au bonheur. Qui dira que la séparation, la rupture, le voyage, ne l'ont pas changée ? Il y a dans ce livre une quête émouvante du bonheur.

Après l'obtention du prix Fémina pour *Bonheur d'occasion*, Gabrielle Roy rend visite à madame Jouve, sa logeuse parisienne qui lui dit : « J'ai toujours su que vous iriez loin car vous ne saviez pas où vous alliez » (p. 491). En écho, l'affirmation lumineuse de Roland Giguère écrite sous le mode d'un proverbe poétique : « Pour aller plus

loin : ne jamais demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer². Tout au long de l'autobiographie, Gabrielle Roy maintient l'incertitude quant à sa venue à l'écriture. C'est peut-être l'aspect déroutant du livre, l'absence d'affirmation, même *a posteriori*, de moments clés, d'étapes décisives, de prises de décisions, d'élaborations rationnelles sur son identité d'écrivaine.

Les autres, membres de la famille et amis, les relations bonnes et mauvaises, font partie de son existence qui trame des étapes provisoires. Nous sommes éloignés de l'existentialisme de Simone de Beauvoir dont la volonté infléchit le parcours, « je n'étais pas une enfant : j'étais moi³ ». L'accès à l'individualité encouragé par le milieu familial est un atout majeur, inestimable. Rien de tel chez Gabrielle Roy. Certes, il y a l'obsession de venger les siens qui fait appel à l'héroïsme, à l'investissement d'une mission laquelle se modifie sans image concrète en présage de l'aboutissement. Entre la fillette de douze ans et la femme de trente ans à Montréal logée dans une chambre exiguë et laide, l'écriture devient un gagne-pain, la motivation immédiate est alimentaire, l'urgence et la détermination sont les seuls vecteurs assimilables à la passion. Elle était la future héroïne d'un conte, elle s'est transformée en femme qui œuvre pas à pas entre ce qui est conscient et ce qui est « encore indistinct dans les régions obscures de l'inconscient » (p. 229). Pour n'avoir pas craint de s'égarer, elle trouve.

Elle trouve une issue dans l'écriture. « Et c'est bien là la seule chose que je n'ai jamais tenue pour certaine, à savoir que je ne savais pas et ne saurais jamais que penser de ce qui venait de moi » (p. 494). Il est difficile de lire une phrase semblable écrite au temps présent de l'autobiographie. La grande tentation devant l'énoncé du doute et de l'incertitude est le rejet, à moins que par respect à l'égard de l'œuvre, il soit plus convenable d'oublier l'affirmation, de la cacher. Le doute est inavouable. L'œuvre romanesque est le doute surmonté. Et l'aveu du doute la constitue elle-même comme sujet dans l'autobiographie.

Balancement, mouvement de flux et de reflux ; Gabrielle Roy relativise son conflit avec la famille et la communauté d'origine dans une écriture réaliste. Le conflit est relié à l'ensemble des événements, métissé au contexte. Le récit organise les faits sous le mode d'un tissage événementiel. L'exemplarité est mise à l'épreuve, ce qui rend son livre tout à fait contemporain.

La liberté de mouvement l'emporte sur la vérité que la famille et la communauté francophone tiennent pour certitude. L'audace ne va pas sans les déchirements ultérieurs. La rupture symbolique n'a pas eu lieu. Elle était impossible. La question reste ouverte, actuelle. La réalité

fut un pas en avant du langage. L'autobiographie transpose l'enjeu éthique.

-
1. Gabrielle Roy, *La Détresse et l'Enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, p. 166. Les références à cet ouvrage seront identifiées par le seul folio placé entre parenthèses.
 2. Roland Giguère, «Grimoire», *Forêt vierge folle*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Typo», 1988, p. 86.
 3. Simone de Beauvoir, *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1979, p. 83.